



La Voie À Suivre

VAYIGACH

554

3 JAN. 2009

7 TEVET 5769

Publication

HEVRAT PINTO

Sous l'égide de

RABBI DAVID HANANIA

PINTO CHLITA

11, rue du plateau

75019 PARIS

Tel: 01 48 03 53 89

Fax 01 42 06 00 33

www.hevratpinto.org

Responsable de publication

Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE !

Pour réparer la faute du lachon hara

Si l'on a transgressé, qu'on a écouté du lachon hara et qu'on l'a cru dans son cœur, on doit s'efforcer de faire sortir la chose de son cœur et ne pas la croire, et prendre sur soi pour l'avenir de ne plus accepter de lachon hara sur un juif. Il faut s'en confesser, et réparer ainsi les interdictions et les mitsvot positives qu'on a transgressées en acceptant le lachon hara.

(*'Hafets 'Haïm*)

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar Bat Avraham

LA PUISSANCE DE LA MEZOZA (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

Yéhouda s'avança vers lui et dit : « De grâce, Seigneur ! » J'ai trouvé dans les livres que le mot « Vayigach » a la même valeur numérique que « VéCha-daï ». J'ai voulu éclaircir ce que cela signifiait, à la lumière de ce qu'ont dit les Sages (Vayikra Rabba 2, 10) : Yossef Hatsaddik a accompli toute la Torah de sa propre initiative avant qu'elle ait été donnée. On est donc obligé de dire qu'il avait des mezouzot à ses portes, par conséquent comment les tribus n'ont-elles pas vu ces mezouzot et reconnu immédiatement que le vice-roi était juif ?

Et si l'on dit que Yossef les avait enlevées quand ses frères sont venus et remises quand ils sont partis, c'est impossible, car la mezouza protège les habitants de la maison, ainsi que le dit Onkelos (Avoda Zara 11a) : Habituellement, un roi de chair et de sang est assis à l'intérieur et ses serviteurs le gardent au dehors, alors que chez le Saint béni soit-Il, Ses serviteurs sont à l'intérieur et Lui les protège de l'extérieur, ainsi qu'il est dit (Téhilim 121, 8) : « Hachem protège ta sortie et ton entrée maintenant et à jamais. » De plus, les Sages ont dit (Zohar III 266a) qu'il faut inscrire le Nom Cha-daï sur la face externe de la mezouza, et les initiales de ce Nom sont celles de Chomer Daltot Israël (Il protège les portes d'Israël). D'ailleurs, peut-on dire que Yossef serait resté fût-ce un seul instant sans protection en terre d'Egypte ?

De plus, de même que la mezouza donne à Israël une protection matérielle, elle donne une protection spirituelle à l'âme, car l'homme est plongé toutes la journée dans des préoccupations matérielles et risque d'oublier Hachem, mais quand il passe devant sa porte et voit la mezouza, met la main dessus et l'embrasse, il se rappelle des mitsvot de Hachem, donc peut-on dire que Yossef aurait enlevé ses mezouzot sans craindre de détourner son attention des mitsvot ?

On peut l'expliquer d'après ce que disent nos Sages (Yoma 10b) : La souka est dispensée de mezouza parce que c'est une demeure temporaire. Ils ont également dit dans la Aggada : « Pourquoi faisons-nous la souka après Yom Kippour ? Parce qu'à Roch Hachana le Saint béni soit-Il siège en jugement de toutes les créatures du monde, et à Yom Kippour il signe le verdict. Au cas où les bnei Israël seraient passibles d'exil, ils font une souka et s'y exilent, et le Saint béni soit-Il le leur compte comme s'ils avaient été exilés à Babylone. »

Disons que lorsque l'homme s'exile de sa maison vers la souka, on ne craint pas qu'il oublie les mitsvot, car alors il a les yeux tournés vers D. pour qu'Il le protège et le ramène chez lui. Dans le même ordre d'idées, il est dit (Mekhilta Bo) : « On ne met pas les tefilin le Chabat, car le Chabat s'appelle un signe et les tefilin s'appellent un signe ; on ne met pas un signe sur un autre signe. » Ainsi, on peut dire que puisque la souka est une protection, ainsi qu'il est écrit (Yéchaya 4, 6) : « La souka donne de l'ombre le jour contre la chaleur, servant d'asile et de refuge contre l'orage et la pluie », on ne met pas une protection à l'intérieur d'une autre, et il n'y a donc pas besoin de mezouza.

Il se considérait comme un étranger

J'ai vu au nom du Midrach que lorsque Yossef a été sur le point de quitter ce monde, il a appelé ses fils et leur a dit : « Je vais quitter le monde et je partage entre vous tout mon argent ; alors, il a fait sortir de son vêtement sept selaïm et les leur a donnés. » Réfléchissons : la Guemara dit (Pessa'him 119a) que Yossef a caché trois trésors en Egypte ; l'un a été découvert par Kora'h, l'autre par Antoninus fils d'Assuérus, et le troisième est caché pour les tsaddikim dans l'avenir. Alors comment se fait-il qu'il n'ait légué à ses fils que sept selaïm ?

On est obligé de dire que de tout cet argent que Yossef avait amassé, il n'avait rien pris pour lui. Même les palais que Paro lui avait donnés, il ne les a pas pris pour lui-même. Pourquoi a-t-il fait cela ? Parce qu'il se considérait comme un étranger en ce monde-ci, ainsi que l'ont dit les Sages (Aggadat Béréchit 58) : « Nous sommes des étrangers devant Toi et des citoyens comme tous nos pères. » C'est ainsi que se comportent les justes. Ils sont l'essentiel du monde et se considèrent comme insignifiants. Ainsi, Avraham était l'essentiel du monde, et il s'est considéré comme insignifiant en disant (Béréchit 23, 4) : « Je suis un étranger et un citoyen chez vous. » Ainsi, Ya'akov a dit à Essav : « J'ai vécu avec Lavan » (Béréchit 32, 5), ainsi il est écrit à propos d'Israël « étrangers et citoyens », ainsi David a dit : « Ecoute ma prière, Hachem, et tends l'oreille à ma supplication » (Téhilim 39, 13), pourquoi ? « parce que je suis un étranger avec Toi, un citoyen comme tous mes pères ! »

Nos ancêtres se sont comportés de cette façon parce qu'ils étaient exilés d'un endroit à l'autre et étudiaient la Torah, comme l'ont dit les Sages (Yoma 28b) : « De toute la vie de nos ancêtres, ils n'ont cessé d'avoir une « yéchivah » pour étudier. En Egypte, ils avaient une yéchivah, dans le désert, ils avaient une yéchivah, Avraham notre père était vieux et installé dans une yéchivah, Yitz'hak notre père était vieux et installé dans une yéchivah, Ya'akov notre père était vieux et installé dans une yéchivah. » Même Yossef HaTsaddik, bien qu'il ne se soit pas exilé pour étudier la Torah, se considérait comme un étranger du fait qu'il revenait sur son étude, comme un étranger qui a l'habitude de vérifier continuellement sa poche de peur de perdre quelque chose à cause de la fatigue du chemin.

Pourquoi peut-on dire que Yossef revenait sur son étude ? Parce que les Sages ont enseigné (Tan'houma Vayigach 11) : Il a envoyé Yéhouda devant lui (Béréchit 46, 27), pour installer une maison d'étude où il pourrait enseigner aux tribus. Sache que c'est vrai, car lorsque Yossef l'a quitté, il savait à quel passage il s'était séparé de lui, parce qu'il le répétait. Et quand les frères sont venus lui dire que Yossef était encore vivant, « son cœur s'affaiblit car il ne les croyait pas » (Béréchit 45, 26). Ya'akov se rappelait à quel passage il s'était séparé de lui, et il s'est dit en lui-même : Je sais que Yossef m'a quitté sur l'étude de la « eglaroufa » (la génisse à la nuque brisée). Il leur a dit : « Qu'il donne un signe indiquant à quel passage il s'est séparé de moi, et je vous croirai. » Comme Yossef se souvenait aussi du passage avec lequel il s'était séparé de son père, il a pris des chariots (agalot). Quand Ya'akov a vu ces « agalot », immédiatement « la vie revint au cœur de Ya'akov leur père » (Béréchit 45, 27).

HISTOIRE VECUE

ON EXAMINE TOUT, SAUF CE QUI RESSORT DE LA SAINTETÉ !

« Il vit les chariots que Yossef avait envoyés pour le transporter, et la vie revint au cœur de Ya'akov leur père » (Béréchit 45, 27)

On raconte que la plus jeune des filles d'un des grands riches de Vilna qui vivait à l'époque du gaon Rabbi Eliahou zatsal était tombée amoureuse d'un étudiant juif qui étudiait au lycée de Vilna, et elle raconta cela à son père. Le riche envoya chercher le garçon et lui proposa un chidoukh avec sa plus jeune fille, en lui proposant en dot un magnifique appartement et de très beaux meubles, pour qu'il puisse continuer à étudier.

Le jeune homme, fasciné par cette généreuse proposition, donna immédiatement son accord, et on fit un mariage somptueux. Le riche de son côté tint ses promesses, et le jeune couple vécut ensemble pendant plusieurs mois.

Tout à coup, le jeune marié se mit à rendre la vie difficile à sa femme. Les parents de la jeune femme essayèrent de faire régner la paix entre eux, mais n'y réussirent que pendant une très courte période. Cela se reproduisit de nombreuses fois, au point qu'un beau jour, le mari se sépara de sa femme tout à coup, quitta Vilna, et on perdit ses traces.

La mariée resta agouna chez ses parents, noyée dans les larmes sur le mari de sa jeunesse, qui l'avait laissée à son malheur, abandonnée et solitaire.

Quelques années après ces événements arriva à la ville de Vilna un juif avec une longue barbe, qui semblait chercher un endroit pour dormir, avec son sac sur l'épaule. Il rentra au beit hamidrach et s'approcha de la bibliothèque. Il en sortit un livre et se mit à le feuilleter brièvement. Certains de ceux qui étaient là s'adressèrent à lui pour l'accueillir avec un « chalom aleikhem ». En parlant avec lui, ils eurent l'impression que ce voyageur n'était autre que le gendre du riche, dont les traces avaient disparu quelques années auparavant...

Ils firent immédiatement venir le beau-père au beit hamidrach, et celui-ci l'identifia grâce à certains signes et à certains gestes. Le gendre s'excusa de sa conduite honteuse devant le riche, et celui-ci lui pardonna, l'accueillit avec bienveillance et l'invita à passer chez lui. Les autres habitants de ce foyer, y compris la jeune femme, l'identifièrent, et la maison fut remplie de joie.

Mais en fin de compte, après que la femme ait échangé quelques paroles avec lui, elle se mit à douter en son cœur que l'homme qui se tenait en face d'elle soit véritablement son mari. Pourtant, il avait évoqué avec elle certains détails intimes qui s'étaient produits durant leur lune de miel, et aussi ensuite.

Malgré tout, elle n'était pas certaine que cet homme ne soit pas un imposteur, qui avait entendu ces choses de la bouche de son véritable mari. Elle ne savait que décider ni comment se comporter. Elle s'adressa donc à son père pour lui raconter ses doutes. Son père, devant cette épreuve, se rendit chez le gaon de Vilna pour lui exposer le trouble dans lequel ils se trouvaient.

Le gaon demanda qu'on fasse venir l'homme en question, et après l'avoir examiné, il le renvoya et dit au père de la femme que pour le moment, elle ne devait pas s'isoler avec lui, mais malgré tout on devait se conduire avec lui amicalement et avec respect. Le Chabat, il demanda que le père aille à la synagogue avec lui, et qu'avant d'entrer, il s'engage dans une conversation avec le chamach, et alors, au milieu

de cette conversation, qu'il s'adresse au voyageur pour lui dire : « Ne m'attends pas, va t'asseoir à côté de ma place ordinaire, comme nous en avons l'habitude ! » On verrait bien ce qui se passerait.

Le père de la jeune femme suivit le conseil du gaon. Il alla à la synagogue avec son gendre, et lui dit : « Ne m'attends pas, va t'asseoir à ma place habituelle, j'arriverai bientôt. » L'homme hésita un peu, ne sachant vers où se tourner... Et le père rit en son cœur, comprenant que sa fille avait eu raison.

Immédiatement après Chabat, le voyageur fut de nouveau amené chez le gaon. Après une brève conversation, il reconnut qu'il avait menti en affirmant être le gendre du riche. Il avait rencontré ce gendre dans telle ville, et avait entendu de sa bouche tous les détails de sa vie privée, ainsi que la situation du beau-père. Comme il lui ressemblait par la physionomie et la taille, il avait décidé de tenter sa chance et de prétendre être le gendre de l'un des riches de Vilna et de vivre à ses dépens.

Quand les élèves du gaon lui demandèrent comment il avait eu l'idée de lui tendre un piège justement avec la place à la synagogue, il répondit : « Quand j'ai regardé cet homme et que j'ai senti la crainte qui l'avait saisi, j'ai immédiatement compris que j'avais en face de moi un imposteur extraordinaire. Et quand j'ai entendu du riche que son invité connaissait des détails de la vie intime de sa fille, j'ai compris qu'il avait certainement rencontré le véritable mari. Il avait réussi par ruse à lui faire donner tous ces détails.

Mais pour éclaircir la vérité, j'ai décidé de le mettre à l'épreuve pour voir s'il connaissait sa place habituelle à la synagogue. Car il était clair pour moi que sur quelque chose qui ressort de la sainteté, par exemple sa place à la synagogue, il ne lui était pas venu à l'idée de se renseigner. Il ne lui était pas venu à l'esprit de faire des recherches sur un endroit saint, comme la synagogue, et ainsi il a été pris au piège.

J'ai appris cela de ce qui est raconté dans la Torah. Quand les fils de Ya'akov sont arrivés chez leur père, ils lui ont raconté : « Yossef est encore vivant et il règne sur tout le pays d'Egypte », et le verset ajoute : « Son cœur restait froid, parce qu'il ne les croyait pas. »

Mais ensuite, il est dit : « Il vit les chariots (agalot) que Yossef avait envoyés pour le transporter, et la vie revint au cœur de Ya'akov leur père. » Apparemment, il faut comprendre pourquoi Ya'akov ne les a pas crus au début, et n'a été ranimé que quand il a vu les « agalot ».

L'explication se trouve dans Rachi : « Yossef leur a donné un signe. Quand il s'était séparé de son père, ils étudiaient le passage sur la « eglaroufa » (la génisse à la nuque brisée). C'est pourquoi, avant qu'il envoie ce signe, Ya'akov doutait, peut-être l'homme avait-il rencontré Yossef et lui avait-il fait révéler quelques détails, et cet homme-là était ensuite devenu gouverneur de l'Egypte, connaissait les frères de Yossef, et avait inventé de leur dire qu'il était Yossef, car il lui ressemblait physiquement.

Mais quand les frères ont donné comme signe qu'il avait étudié avec lui le passage de la « eglaroufa », Ya'akov a compris qu'il n'y avait pas eu là d'imposture. En effet, un imposteur ne fait pas attention à rapporter des sujets touchant à la sainteté. C'est pourquoi : « la vie revint au cœur de Ya'akov leur père », quand il a compris avec certitude que c'était bien son fils et pas un autre.

A LA SOURCE

« Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé » (45, 8)

Des les paroles de consolation de Yossef à ses frères, écrit le livre « Ta'am VaDa'at », nous apprenons un grand principe sur la façon de se conduire. Il ne suffit pas de pardonner à celui qui vous a offensé, mais il faut lui donner une bonne impression, comme s'il n'avait jamais commis la moindre faute contre nous, de la même façon que Yossef a expliqué à ses frères que D. l'avait envoyé et qu'ils n'avaient aucun souci à se faire à ce propos.

Au nom du gaon Rabbi Yérou'ham Leivowitz zatsal, on rapporte que si quelqu'un vous a blessé et cherche à s'excuser, on ne doit pas lui dire qu'il n'a pas besoin de se justifier, car on lui enlève ainsi la bonne impression d'avoir demandé pardon, et on doit l'écouter pour lui donner une impression agréable...

« Il embrassa tous ses frères et pleura pour eux » (45, 16)

Le gaon Rabbi Zalman Sorotskin zatsal fait observer dans son livre « Oznaïm LaTorah » que le verset met l'accent sur les pleurs de Yossef. A tout propos, nous voyons apparaître les pleurs de Yossef. Dans la parachat Mikets : « Il se détourna d'eux et pleura », « il eut envie de pleurer et rentra dans sa chambre pour y pleurer » ; dans notre paracha : « Il éleva la voix en pleurant », « il pleura pour eux », « il pleura encore sur son cou » ; et plus loin dans la parachat Vayé'hi : « Il pleura sur lui », « Yossef pleura quand ils lui parlèrent », et encore d'autres exemples.

La raison, écrit le Rav zatsal, se cache dans le fait que celui qui a beaucoup souffert dans sa vie pleure facilement, même quand il est en paix et en période de prospérité. Outre les pleurs occasionnés par ses propres souffrances, Yossef a pleuré et s'est fait du souci pour les malheurs des autres. Par ailleurs, les frères de Yossef, qui n'avaient jamais connu de malheur de leur vie, n'étaient pas capables de pleurer même lorsque leur situation l'aurait justifié.

Le mérite de Yossef d'atteindre les honneurs et la grandeur provient aussi de là.

« Yossef dit à ses frères : approchez-vous de moi » (45, 4)

Le Rav Eliahou Mizra'hi zatsal s'interroge sur l'explication de Rachi : Ils auraient dû soupçonner qu'il faisait peut-être partie des enfants de Ketoura, qui ont l'obligation de la circoncision !

Le livre « Gan Ravé » explique que Rachi suit l'enseignement du traité Sanhédrin (59b), selon lequel seuls les six

filis qui sont nés à Avraham de Ketoura ont eu eux-mêmes l'obligation de la circoncision, mais leur descendance après eux ne l'a pas, c'est pourquoi les frères n'ont pas craint qu'il fasse partie des enfants de Ketoura.

« Il pleura sur son cou » (46, 29)

Mais Ya'akov n'est pas tombé au cou de Yossef et ne l'a pas embrassé, parce qu'il disait le Chema (Rachi).

Le Maharcha écrit dans son commentaire sur le traité Yoma (19a) que nos Sages ont dit à ce propos : Quiconque lit le Chema en faisant des signes avec les yeux ou des pincements de lèvres, le verset dit de lui : « Ce n'est pas Moi que tu as appelé, Ya'akov ».

Cela signifie que celui qui se livre à de signes extérieurs ne fait pas comme Ya'akov, qui ne s'est pas interrompu au milieu du Chema même pour rencontrer Yossef, le fils de sa vieillesse, qu'il avait pleuré pendant vingt-deux ans.

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

La sainteté de Yossef le tsadik

« Yéhouda s'approcha de lui et dit : « De grâce, Seigneur ! » Que signifie « Bi adoni » ? Yéhouda a dit à Yossef : mon nom témoigne sur moi que je ne crains aucun homme, il y a dans le mot Yéhouda (« bi », en moi) les lettres du Tétragramme, c'est pourquoi je n'ai pas peur de toi, je ne crains que mon Créateur, dont le Nom se trouve dans le mien et Qui se tient à ma droite. Que lui a répondu Yossef ? Il l'a réprimandé en lui disant (Béréchit 45, 3) : « Je suis Yossef », s'il est exact que tu ne crains que ton Créateur, sache que c'est moi, Yossef votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte. Est-ce que tu craignais ton Créateur au moment où tu m'as vendu ? Si tu L'avais craint, tu ne m'aurais pas vendu et mon père n'aurait pas souffert pendant toutes ces années. Les frères n'ont pas pu supporter cette réprimande et la vérité s'est montrée sur leur visage, ainsi qu'il est écrit : « Ses frères ne purent lui répondre car ils tremblaient devant lui. »

A ce moment-là, Yossef leur montra sa circoncision (Béréchit Rabba 93, 8) en leur disant que dans son nom aussi, le Nom du Saint béni soit-Il se trouvait. « Yossef » a la valeur numérique de six fois le Tétragramme. Il pouvait donc lui aussi dire « bi adoni » (en moi est D.). J'ai passé toutes ces années en Egypte, la nudité de la terre, et j'ai gardé ma droiture sans porter atteinte à la circoncision, car je ne craignais aucun homme mais uniquement D. De plus, on m'a mis en prison à cause de cela même, que je n'avais pas péché avec la femme de Putiphar.

Voici quelle est la toute première qualité, selon le « Or'hot Tsaddikim » (Cha'ar HaZerizout) : « Tu dois savoir que la qualité du zèle est le début de toutes les autres qualités, car l'homme ne peut pas être toujours plongé dans le livre, il doit manger, boire et s'occuper de ses affaires, c'est pourquoi il faut du zèle et de la prudence pour retourner à son livre et étudier. »

Et le Ram'hal, dans « Messilat Yécharim (chapitre 6), parle longuement de ce sujet. Voici ce qu'il dit :

« La nature humaine est très lourde, car la poussière de la matérialité est épaisse, c'est pourquoi l'homme n'a pas envie de se fatiguer ni de travailler. Or celui qui veut mériter de servir le Créateur doit se renforcer contre sa propre nature, et prendre sur lui d'être empressé, car s'il se laisse aller à sa lourdeur naturelle, il ne réussira certainement pas. »

Vingt-deux minutes exactement

La famille du Admor Rabbi Avraham Mordekhai zatsal, le « Imrei Emet », lui présentait au moment de ses repas tous les plats ensemble (y compris le verre de café qu'on boit à la fin du repas, on le lui apportait immédiatement après le début du repas), et il se dépêchait de terminer son repas le plus rapidement possible pour retourner ensuite à son étude. Les jours de semaine, son repas durait sept minutes en tout, et le repas du Chabat vingt-deux minutes exactement. S'il arrivait qu'on ne présente pas le repas en entier, quand il avait terminé un plat il n'attendait pas le suivant, mais disait le birkat hamazone, et retournait dans sa bibliothèque, à sa Torah et à son service de D.

Quand la rabbanit s'excusa un jour d'un léger retard en disant : « On n'a tardé qu'un seul instant », il répondit comme quelqu'un d'absolument stupéfait : « Est-ce qu'un instant entier est donc une petite chose ? »

On raconte encore que Rabbi Avraham Mordekhai zatsal avait l'habitude de se réveiller le matin et de se lever avec empressement. En quelques secondes, il était déjà descendu étudier, en finissant d'enfiler sa blouse, sur les escaliers qui menaient vers sa bibliothèque, chaque instant était précieux !

Un jour, Rabbi Avraham Mordekhai zatsal participa à une réunion d'Admorim à Lodz, pour discuter de sujets concernant la communauté. Pendant l'intervalle entre une session et la suivante, qui ne dura pas plus de deux heures, il eut le temps de prendre son déjeuner, de participer à un siyoum de séfer Torah avec le repas de la mitsva, de distribuer des « chiraïm » et des paroles de Torah, de rendre visite à deux malades 'hassidim de Gour, de participer à des chiva berakhot, et ensuite à une assemblée de notables sur les investissements en Eretz Israël, puis il revint à la réunion deux minutes avant le début de la suite des discussions... et il fut le premier à arriver sur les lieux.

Sept minutes

Dans le même ordre d'idées, voici ce qu'on raconte sur le Sefat Emet zatsal, le père de Rabbi Avraham Mordekhai :

Un jour, on demanda au Sefat Emet de venir à une réunion d'Admorim qui avait lieu chez le Admor Rabbi Elimélekh de Grodjinsk zatsal. Quand il arriva sur les lieux, tous les Admorim étaient déjà installés à la table des débats. Le Sefat Emet entra, salua tout le monde, et dit : « J'ai été invité à venir ici parce qu'on m'a dit qu'il faut trois cent mille roubles pour annuler le décret sur les 'hadarim et les instituteurs. Je prends sur moi de ramasser cent mille roubles, les Admorim de Grodjinsk et d'Alexander ramasseront cinquante mille roubles chacun, et les Admorim de Sokhotchov, de Porissof, de Radomsk et de Sakranovitz

vingt-cinq mille roubles chacun. Etes-vous d'accord ? » Les Admorim répondirent : « Oui ». Alors il se leva pour prendre congé d'eux.

Le Admor Rabbi Elimélekh de Grodjinsk voulut le retenir, et dit : « Un repas a été préparé en l'honneur des invités. » Le Sefat Emet se rendit rapidement dans la pièce où la table était dressée, et en quelques secondes, il se lava les mains, mangea quelque chose, dit le birkat hamazone, prit congé et s'en alla.

On dit qu'il avait passé exactement sept minutes chez le Admor Rabbi Elimélekh de Grodjinsk !

Jusqu'au kiddouch

Rabbi Méïr 'Hadach zatsal, qui était machguia'h de la yéchivah de 'Hevron, ne perdait jamais son temps. Chaque instant était à ses yeux précieux et saint. Quand il arrivait qu'il se réveille au milieu de la nuit, il en profitait pour étudier même entre le moment où il se réveillait et le moment où il se rendormait. Il se levait et s'installait pour étudier jusqu'à ce qu'il retrouve le sommeil.

C'est également ce qu'il faisait le vendredi soir. Pour ne pas perdre un temps précieux, il utilisait pour étudier les quelques minutes entre la prière d'aravit de Chabat et le moment où la famille était rassemblée pour le kiddouch.

De quoi admire-t-on le 'Hafets 'Haïm

L'histoire suivante a été racontée par le 'Hazon Ich zatsal : « On connaît l'histoire sur le dibouk que le 'Hafets 'Haïm a obligé à quitter le corps de quelqu'un en présence de ses plus grands disciples, parmi lesquels Rabbi Eliahou Dushnitzer, Rabbi Yossef Kahneman zatsal et Rabbi El'hanan Wasserman (Rabbi El'hanan Wasserman avait la coutume de raconter cette histoire extraordinaire à ses élèves à la yéchivah à Pourim).

Ces disciples, dit le 'Hazon Ich, ont demandé au dibouk : « De quoi admire-t-on le 'Hafets 'Haïm dans le monde de la vérité ? »

Le dibouk leur répondit :

« De son assiduité dans l'étude de la Torah ! »

Pour nous enseigner que l'assiduité est considérée comme une grande qualité parmi toutes celles dans lesquelles le 'Hafets 'Haïm excellait ! »

Il s'opposait violemment à être photographié

Le kabbaliste Rabbi Eliahou 'Hakham Salman Moutsafi zatsal faisait très attention à ce qu'on ne le photographie pas. Sa famille pensait que cette opposition provenait du fait que des esprits se trouvent sur l'image de l'homme qui a été créé à l'image de D., et viennent le déranger dans son service de D.

Un jour, il dévoila ses pensées en disant : « La raison essentielle pour laquelle je ne veux absolument pas qu'on me photographie n'est pas celle que vous croyez, à cause des esprits qui se posent sur une image, la raison est plus grave que cela, c'est que quand on permet à l'homme lui-même d'être photographié dans des occasions diverses et des réjouissances familiales, il se met à faire une collection de ces photos, qui atteint avec le temps les dizaines et peut-être les centaines de photos. Un jour, il s'assied pour les regarder, et perd un temps précieux, un quart d'heure ou une demi-heure, à regarder des photos, à négliger la Torah, et c'est une faute très grave. Par conséquent, en se laissant photographier on transgresse les paroles de la Torah, et on se prépare à commettre la faute de la négligence dans l'étude, puisque le but de se tenir en face d'un appareil photo est de les regarder ensuite... »